

trou où tout le purin des bestiaux va s'écouler. On y adapte une pompe, et on amène auprès de la citerne des débris de toutes sortes tels que paille, feuilles des arbres, bruyère, boues fossées, cendre de lessives, de la marne et même de la terre, et sur chaque couche de ces matières, on fait couler le purin; il faut répéter souvent cet arrosage. De cette façon on obtient sans frais un excellent engrais, supérieur aux engrais pulvérents, quelque soit le nom qu'on leur donne.

Tous les cultivateurs s'occupent ils de fabriquer des engrais, et d'en mettre une quantité suffisante sur leurs terres. Nous dirons assurément non, car nous voyons avec peine que la plupart des cultivateurs laissent perdre entièrement leur purin, ce qui leur est même nuisible, car il va s'écouler quelquefois dans l'abreuvoir de leurs bestiaux, ou dans les ruisseaux ou les rivières. Recueillez-le donc avec grand soin, utilisez-le à la fabrication des engrais; de cette manière la terre vous rendra avec usure les trésors que vous lui confiez. Le plus précieux des engrais remplira vos cours, de nombreux bestiaux peupleront vos étables; l'abondance, voyons en sûre, sera chez le cultivateur qui aura ainsi augmenté les engrais propres à enrichir sa terre.

La poussière provenant du battage des grains.

Depuis que l'antique usage de battre le blé sur l'aire avec le fléau se trouve remplacé par des machines fixes ou locomobiles, soit à bras, soit à vapeur, on remarque que les travailleurs de ces fermes sont exposés plus souvent qu'autrefois aux maux de gorge, aux rhumes, à l'enchiffement, etc. En voici la cause, dont il sera facile d'empêcher les effets souvent funestes :

Lorsque des hommes réunis en cercle frappent en cadence la paille sur une aire en terre glaise, la poussière ne s'en dégage que lentement, et l'on n'est pas soumis à d'autre inconvénient que celui résultant de la prolongation pénible de ce travail. Il n'en est pas de même avec les machines à battre, qui font en peu d'heures le travail que dix hommes ne font autrement qu'en plusieurs jours.

De la paille saisie par la machine et agitée avec une si grande vitesse s'élève une poussière épaissie qui pénètre, avec des débris de toutes sortes, dans la bouche, le nez, les yeux des ouvriers, et le contact de cette poussière avec la membrane qui tapisse des parties aussi délicates peut causer des ravages pernicieux et quelquefois mortels.

Pour peu, en effet, qu'un homme soit disposé à la phthisie pulmonaire, la maladie ne tarde pas à prendre chez lui un développement effrayant. Ce que nous disons des machines à grains doit s'appliquer également aux nouvelles machines de vannage, qui vont bien plus vite que les anciens moulins à vanner, et pour le travail desquelles les ouvriers sont obligés de se tenir au milieu même du nuage formé de tous les éléments étrangers, poudreux, dont il faut débarasser les grains. Aussi observe-t-on chez les vanniers de fréquentes bronchites.

Eh bien, il existe un moyen des plus simples, et peu dispendieux, de se soustraire à l'action délétère de la poussière des granges. Les vanniers et les batteurs de grains employés aux machines nouvelles

que l'on produit dans nos fermes, n'auraient qu'à se couvrir d'un voile semblable à celui dont font usage les scieurs de long.

Ventilation des étables.

Pour les animaux domestiques comme pour nous-mêmes, un besoin essentiel de la vie et de la santé, c'est de respirer un air pur, c'est-à-dire souvent renouvelé dans les locaux où ils sont enfermés. C'est là une loi qui est trop généralement méconnue dans nos campagnes.

Lorsqu'on voit de beaux animaux dans les concours de nos sociétés d'agriculture, on semble croire que c'est au moyen d'une alimentation extraordinaire qu'ils ont été obtenus. On oublie ou on ignore que la bonne aération et la propreté des étables y sont pour plus de la moitié. On devrait aussi ne pas oublier que, dans les maladies et la mortalité du bétail, l'insalubrité des animaux joue un rôle considérable, et qu'à ce point de vue encore, c'est une grave erreur de s'imaginer qu'on fait une bonne économie en s'interdisant les travaux qui nécessitent la bonne aération et la salubrité d'une étable.

Ce que nous disons d'une étable est également applicable aux porcheries dont un trop grand nombre dans nos campagnes sont des cloaques infects où il est impossible à ces animaux de respirer l'air nécessaire à la santé. Les beaux animaux qu'on voit dans nos expositions sont le produit d'un élevage dont la propreté et la salubrité de leurs porcheries ont été la première condition.

Aujourd'hui que les produits animaux trouvent une vente rémunérative sur les marchés de l'Europe, il est plus urgent que jamais, pour les cultivateurs, de se pénétrer de ce que nous venons de leur rappeler.

Les abeilles.

La culture des abeilles offre toujours des avantages, puisqu'elle ne coûte rien et qu'elle procure de gros bénéfices sans qu'il soit nécessaire d'avoir des capitaux à sa disposition. L'abeille travaille sans l'homme qui n'a rien à lui apprendre, car elle pourvoit à tous ses besoins; si elle ne rencontre pas de fleurs aux environs de sa ruche, elle n'hésite pas à franchir des distances de plusieurs milles, avec le beau temps. Toute localité possédant des plantes mellifères, telles que l'orme, le cerisier, des trèfles, du sainfoin, de la luzerne, des prairies naturelles et des prairies artificielles, des tilleuls, des sapins, etc., est favorable à cette culture.

Donc tous les pays peuvent avoir des ruches, et l'on est étonné de ne pas en trouver dans toutes les fermes. Outre les immenses services que l'abeille rend à l'agriculture dans la fécondité des plantes, elle met le pauvre dans l'aisance et augmente les revenus du riche.

Il faudrait donc que l'apiculture fut enseignée dans nos écoles normales où devrait se trouver une ruche modèle, de cette façon tous les instituteurs formés à ces écoles pourraient cultiver les abeilles avec profit et donner aux enfants le goût de cette culture. — *Revue d'économie rurale.*